

Rêve et réalité

Autor(en): **Addor, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 41

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225459>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— L'è tot.

— Quemet, l'è tot ! Vu min de clliâo manâire dein lo velâdzo que i'é la garda. Vo z'allâ redêcheindre clliâo boquiet et pu rîdo. Sarâi de bi vère ! Espèce de tote sorte que vo z'îte !

Faut vo dere que la garda fréquentâve justameint la Pernette.

D'amon, Yodi fasâi :

— Sé pas quellâi a. Pu pas lè raveinta. Lè z'é bin met, mâ po lè redêcheindre, nixe.

— Doutâ-vo, que fâ dinse la garda. Mè que su pe grand, mè tserdzo de vo lè rapportâ avau.

N'a pas manquâ. La garda, du su lo derrâi pachon l'a attrapâ clliâo pot, avoué l'âo boquiet dedein et hardi, de man ein man, lè vaitôé su la tserrière.

Vo garanto que lè douû dragon n'ant pas met douû pî dein on solâ po allâ catsî l'âo dzeranion ein niseint quemet dâi pansu que sâi la garda que l'ausse fé la farça.

Et po botsî, i'âmo atant vo laissî fini l'histoire quemet vo voliâ, mâ la gardâ n'a pas rîzu lo leindèman quand la Pernette lâi a racontâ que sè boquiet étant lavi. *Marc à Louis.*

VENDANGES

*Aujourd'hui, le soleil d'automne
Est caché, Pierre est vermillon !
Jeanne, Suzon, Rose, Simone,
Ont retroussé leur cotillon !*


*Dans la vigne, chacun chantonne
En emplissant son corbillon
Du raisin qui va, dans la tonne,
Se changer en blanc bouillon.*

*Les grappes sont à point dorées,
Pléines de forces ignorées
Qu'au sol puisa chaque provin.*

*Et demain, les noires bouteilles
Où dormira le jus divin
Jetteront des lueurs vermeilles
Pour célébrer ta gloire : Vin !*

Antonin Lugnier.

LE CIRQUE

 L y a le grand cirque qui couvre une place entière, qui fait flotter, très haut au bout de ses mâts, ses drapeaux triangulaires. C'est un immense théâtre volant, aux innombrables cordes roidiées sur les piquets de fer enfoncés profond dans le macadam. La piste ovale semble minuscule, écrasée par les gradins de bois. Ça sent les chevaux, la toile mouillée et les fauves !

Une multitude de spécialistes veillent à l'éclairage éblouissant, entretiennent la litière de sciure sans cesse tourmentée par les sabots nerveux, des garçons d'écurie amènent et reconduisent les animaux pour que l'artiste puisse longuement sourire et saluer aux applaudissements. Les acrobates aux maillots collants transgressent si impunément les lois de la pesanteur qu'ils deviennent irréels, mécaniques, et très vite, on se lasse de les regarder : leur jeu paraît trop facile ! Et puis, ce sont les ballerines dites parisiennes, mais qu'un accent prononcé trahit inévitablement, les « frères »... Carambo, qui s'entendent trop bien pour être de la même famille ! Les pitres qui débitent ostensiblement leurs cabrioles et leurs mots d'esprit fabriqués tout exprès pour le public de la ville qu'on traverse. (On n'a qu'à changer les noms propres, en arrivant dans un autre endroit !)

On vous montre des ours bruns qui montent à bicyclette et tournent en rond, fascinés par le bout du fouet qui tourne avec eux, des otaries pesantes se hissent péniblement sur un tréteau et jonglent avec une tubette... et à les voir il vous vient des envies de pleurer et des désirs fous d'être sauvage et mal élevé ! Mais le public adore ça et il trépigne pour qu'on lui en donne encore.

Le grand cirque est une entreprise. Des sommes énormes sont nécessaires pour son entretien.

Les artistes sont engagés à la saison, comme les acteurs de théâtre, parfois, ils s'ignorent les uns les autres et souvent se jalouent...

Mais, il y a le petit cirque. Il n'a point de tentes, celui-là. Deux roulettes déteintes avec un petit cheval attaché derrière et qui arrache de la dent, le foin d'un fleurier noué. C'est une famille, et chacun joue son rôle selon ses moyens et ses capacités.

La mère tient la caisse, à l'entrée, flanquée de deux becs à acétylène, et c'est encore elle qui passe la « croussille » dans les entr'actes. Le père à la longue moustache jaune, en pantalon de velours monte le reek robuste et luisant, aidé de son grand fils, un gaillard aux muscles saillants. La sœur aînée qui travaille au trapeze volant, s'occupe des plus petits, soigne les lapins. Et vautres dans la poussière, deux ou trois gamins se chamaillent, pleurent, crient, donnent des coups, en reçoivent et regardent d'un air mauvais les autres gosses, ceux qui habitent là, qui vont à l'école, qui disent : oui monsieur, oui madame, et qui mangent leur pain enveloppé dans un papier de soie ! Mais le soir, dans les lumières bleues, lavés, poudrés et peignés, ils prendront leur revanche ! Ils sauteront la corde tendue, ils feront la roue, légèrement aidés par la main du papa qui soutient les reins aux moments difficiles, sans qu'on s'en aperçoive. La petite fille en robe de danseuse, serrée à la taille, très décolletée, fait sa grande dame et le numéro est terminé, touche les bords de sa jupe de papier et tire sa révérence, très bas, et court dans les bras de sa mère.

Comme on est à deux pas des engins, on suit intensément le travail des artistes. On entend leur souffle saccadé, les brèves paroles qu'ils se disent quand il faut manœuvrer ensemble. De temps en temps, en silence, ils se passent le pain de magnésie, s'en savonnent longuement les mains pour qu'elles ne collent pas à la barre de fer. Les muscles pectoraux dessinent sur la poitrine des ombres noires et par instant, on perçoit le craquement bref d'une jointure.

Puis, c'est le petit cheval qui entre en scène, qui trotte en repliant très haut ses jambes de devant. Le fils, sans lâcher son fouet orné d'un ruban rose, se précipite vers la musique électrique pour changer le carton perforé qui remplit un coffre béant, en se repliant sur lui-même. Et le petit cheval secoue sa grelotière à pompons rouges, passe la poutre qu'on lui présente à un mètre de hauteur... et qu'on baisse vivement quand il s'apprête à franchir l'obstacle ! Le plus jeune de la famille, un garçon de trois ans, campé sur sa croupe, prend des attitudes de conquistador...

Enfin, dans le recueillement général, après un dernier coup d'œil aux engins, un tour de manivelle au palan qui grince dans la nuit étoilée, une brutale traction sur les fils d'acier pour en éprouver la solidité, le père, en costume d'apparat monte, à la force des poignets le long d'une corde lisse, crie quelque chose en bas. On enlève les amarres. Tout là-haut, dans la lumière crue brusquement projetée, on voit un corps souple qui avance, recule, se ploie, s'enfonce dans la nuit, réapparaît. C'est le clou de la représentation, le numéro annoncé sur les affiches aux couleurs vives : *L'Echelle de la Mort !*

Pendant que le public s'écoule lentement, on entend la voix claire de la mère qui fait sonner les pièces dans la boîte de métal :

— N'oubliez pas la « quikette », messieurs, dames, s'il vous plaît ! N'oubliez pas la « quikette » ! *Benj. Guex.*

Plat nouveau. — Un paysan, dans un restaurant de la place de la Riponne :

— Je voudrais avoir à dîner pour deux.

— Bien, dit le garçon, à table d'hôte ou à la carte ?

Le paysan, craignant de paraître ignorant :

— Oh ! un peu de chaque, et beaucoup de sauce.

Notre idiot. — Est-il assommant, ce monsieur-là ! Voilà une demi-heure qu'il joue de la clarinette.

— Ce n'est pas étonnant, il est sourd, il ne s'entend pas.

— Alors, faites-lui donc signe qu'il a fini.

REVE ET REALITE

U U rayon de soleil se glisse à peine dans la chambre à coucher. Un air doux et léger caresse un géranium perché sur le rebord de la fenêtre. Dans sa cage au grillage doré, Méphisto, le canari, rêve d'un espace sans limite et d'une liberté envivante. Sur la table de nuit couverte d'un tapis rose brodé de bleu, un réveil consciencieux murmure la chanson du temps qui fuit.

M. Mélichon dort toujours, le visage à demi enfoui sous un duvet tiède et rebondi. Il ne se doute pas, qu'à cet instant, il devrait comme d'habitude s'acheminer vers son bureau. Mais il dort. Et pourtant, le réveil a sonné l'heure du lever ; il a déroulé son ressort jusqu'au bout... Hélas ! son injonction est restée vaine. M. Mélichon n'a pas interrompu son beau rêve qui le transportait dans un pays enchanteur où s'édifiait la villa de sa retraite.

Dehors, la vie quotidienne a repris son cours. Le cordonnier a saisi son marteau, le maçon sa truelle, l'épicier sa blouse blanche. Dans les chantiers, les machines ronronnent et grondent ; les bétonneuses englottissent du sable, du ciment, de l'eau, et travaillent inlassables. La haute grue métallique dirige son bras fier et puissant vers un amas de poutrelles de fer, s'en empare et l'élève.

Dans son lit, M. Mélichon dort encore. Il vit au pays merveilleux où l'on ne connaît ni crise, ni chômeurs. Un acte de bravoure l'a rendu célèbre. Il se voit au balcon d'un palais somptueux. Une foule enthousiaste et bruyante est à ses pieds :

— Bravo ! Vive M. Mélichon ! Hourra !..

Une troupe de militaires passe et le salue, les drapeaux s'inclinent. Frénétiques, des bras s'agitent, des chapeaux volent en l'air, des fleurs tombent à ses côtés. Les vivats, les cris de joie, l'enthousiasme vont grandissant.

— Vive M. Mélichon ! Vive M. Mélichon !

Et M. Mélichon, appuyé sur la balustrade, remercie d'un signe de la main.

On l'acclame davantage...

— Bravo ! Vive M. Mélichon ! Hourra !..

Soudain... le lit gémit...

M. Mélichon a fait un saut brusque... il s'est réveillé...

Instantanément, il a l'intuition d'être resté endormi :

— Diable ! Huit heures dix... et mon travail ?

Le patron va me... comment faire ?... Le réveil n'aurait-il pas sonné ?

Le réveil se doutait de cette accusation. Mais le ressort déroulé prouve bien l'accomplissement de sa tâche matinale.

— Huit heures et quart... et pour peu que ma montre retarde ou que, suivant son habitude, la pendule du bureau avance... voilà... le patron m'attrape. Et ce beau rêve... fini ! J'essaierai d'éviter le patron... ah ! bon... un lacet qui casse, parce que, si le patron me voit...

Huit heures vingt-cinq, vingt-six... vingt-sept. M. Mélichon avale une tasse de cacao, enfille fébrilement son pardessus, passe sa serviette sous le bras, claque la porte et dégringole les escaliers.

Méphisto se réveille en sursaut... il paraît déçu... son rêve aussi est fini...

Dans la rue, M. Mélichon court. Il sent son cœur battre et croit même l'entendre dire :

— Le patron... voilà le patron... il te punira...

Et cette menace lui fait hâter sa course.

Il entre dans son bureau en trombe. Mais un coup d'œil suffit à le rassurer :

Le fauteuil du patron est vide.

M. Mélichon pousse un profond soupir de soulagement. Puis lentement, il va à sa table de travail, y dépose sa serviette, et s'assied mollement sur le siège rembourré de cuir.

M. Mélichon sent la mélancolie l'envahir peu à peu. Son bureau lui semble morne et sombre, les registres très ennuyeux... bientôt, son esprit s'éloigne.

M. Mélichon pense au balcon du palais. Il revoit les fleurs qui voltigent, les drapeaux qui le saluent... ses oreilles perçoivent encore le brouhaha de la foule frémissante :

— Bravo ! Vive M. Mélichon ! Hourra !
Et machinalement, il fait le geste pour remercier... tandis qu'autour de lui, les fleurs pleuvent de plus belle...
Pierre Addor.



EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME !...

A force de voir passer la blouse de Tavonne, Barroz se prit à haïr davantage cet homme doux. Et il cherchait tenacement le moyen de s'en verger. Pour ôter au facteur tout prétexte de pénétrer dans la maison, Barroz avait cloué contre la porte de la grange une boîte aux lettres. De l'intérieur de la remise, à travers les planches disjointes, souvent il guettait la venue de l'ennemi. D'un bond, Tavonne franchissait la barrière basse. Vivement, il s'approchait. Il était bien maigre, tanné, ridé par le soleil, par le froid, par la peine. Ses yeux, pourtant, riaient sous la visière de la casquette bleue. Déjà, appelées par d'autres sentiers, les jambes grêles du facteur s'éloignaient.

Barroz, alors, sortait de sa cachette. Les mains enfoncées au fond des poches, il rôdait dans sa cour. Une paix ennuyeuse était posée sur les portes closes, sur les poutres de l'avant-toit. Cette demeure, Barroz ne l'avait jamais beaucoup aimée. Il la détestait, maintenant... Son enfance s'était écoulée dans une pauvre maison emplie d'enfants. Il avait grandi dans le bruit, dans le désordre. Et puis la Louise s'était éprise de lui parce qu'il était râblé, rougeaud. Ambitieux, il avait épousé la laide et riche orpheline et il s'était installé sur sa terre, loin de la vie mouvementée du village.

Barroz, alors, sortait de sa cachette. Les mains enfoncées au fond des poches, il rôdait dans sa cour. Une paix ennuyeuse était posée sur les portes closes, sur les poutres de l'avant-toit. Cette demeure, Barroz ne l'avait jamais beaucoup aimée. Il la détestait, maintenant... Son enfance s'était écoulée dans une pauvre maison emplie d'enfants. Il avait grandi dans le bruit, dans le désordre. Et puis la Louise s'était éprise de lui parce qu'il était râblé, rougeaud. Ambitieux, il avait épousé la laide et riche orpheline et il s'était installé sur sa terre, loin de la vie mouvementée du village.

A cette heure, il le regrettaït amèrement. Pour mener les gens, c'est près d'eux, avec eux qu'il faut habiter. Pour se venger, surtout. Or Barroz avait son plan qu'il retournerait dans sa tête depuis des semaines. Certain soir, après le souper, il parla :

— Dis donc, Louise, tu t'ennuies par là... Ça ne peut pas continuer comme ça... Il m'est venu une idée... J'en ai touché un mot au cousin Boulénaz, à Auguste, donc, qui loue notre maison des Biores... Elle est bien située, cette maison... Elle donne sur la place... Elle a le soleil tout le jour, une jolie façade, un balcon... D'autre part Boulénaz a quatre fils qui deviennent grands. Il cherche un train de campagne... Il louerait ici à un bon prix... Il est d'accord !

Sournois, Barroz inspecta sa femme. Il redoutait un refus sec. Mais leurs désirs cachés s'étaient rencontrés. Longtemps, Louise Barroz avait espéré que des enfants égayeraient sa solitude... Longtemps... Et maintenant qu'il fallait renoncer à cet espoir, elle s'ennuyait dans ces chambres trop vastes où tous les pas résonnaient ; elle redoutait l'horizon désert, le bois proche, les champs ondulés, la grisaille des mois d'hiver ; et la voix de la fontaine, toujours seule à chanter dans la cour, lui donnait du noir... Et voilà que son mari prononçait les mots qu'elle avait souhaité dans le secret !... Pourquoi ?... Elle le croyait attaché à la terre par toutes ses fibres paysannes. Il devait donc se laisser entraîner par une de ces passions qui s'emparent du cœur d'un homme et s'y installent en maîtresse. Elle résolut d'en avoir le cœur net. Et, méfiante, elle insinua :

— Aller au village ?... Vis-à-vis de Tavonne ? C'est ça qui t'attire ?... Il ne te suffit pas de voir sa blouse sur les chemins ?...

Barroz était devenu très rouge, comme lors-

qu'on pose une parole juste sur un secret. Mais il comprit aussi, au ton de sa femme, qu'elle était gagnée à son projet. Il se pencha, insinuant :

— On s'embête par là... A notre âge, on a besoin de voir du monde, de causer... Sais-tu quoi ? On ouvre une épicerie, droit en face de celle de Tavonne... On ne peut pas être facteur, buraliste et épicier tout en même temps... Il faut que la femme à Tavonne se ménage : timbrer des lettres et vendre du sel, à la longue, ça fatigue !...
Barroz eut un gros rire. Puis il poursuivit :

— Tu comprends je connais nos gaillards des Biores... Ils viendront se servir chez moi... J'ai le moyen de les faire marcher... Avant un an, Tavonne peut fermer sa boutique, remiser ses caramels et ses paquets de Burrus... Comme ça tu verras du monde...
Madame Barroz souriait d'aise. Son mari dit encore :

— Et puis... et puis... T'inquiète pas !... On a plus d'un tour dans son sac... Rira bien qui rira le dernier... Gare ! gare !...

Des « chars » aux essieux mal graissés emportaient les meubles de la ferme. En attendant de s'installer tout à fait au village les époux Barroz erraient de pièce en pièce. C'est là qu'ils s'étaient aimés, qu'ils avaient vécu... Et les vaches meuglaient à l'écurie ; leurs voix lamentables semblaient demander : « Pourquoi nous livrez-vous à des étrangers ?... Sans doute, vous êtes riches, vous n'avez pas d'enfants. Mais ne vaut-il pas mieux nous traire que d'ouvrir une boutique pour ruiner un pauvre diable de facteur ?... »

...Pourquoi ?... Sans se l'avouer, les époux se posaient la même question. Ils s'évitaient, en gens pris en faute... Souvent, de bon matin, Barroz partait par les chemins. Et il se retournait pour voir sa maison que le soleil éclaircissait de clartés. Les toits qu'on abandonne sont tristes. Ils parlent à leur manière et les lucarnes sont des yeux... Barroz regardait la cheminée à capuchon très noir sur le bleu du ciel, le sureau penché sur la remise, la cour pavée, la fontaine dont le chant disait la bénédiction des heures toutes pareilles, le jardin potager où des grosseilliers, le long de la barrière pourrie, se contaient des histoires... Et là-bas, le village, des bois, des collines, des monts...

Confusément, Barroz sentait qu'il avait vécu là ses meilleures années... Désormais, il n'était plus son maître. Une rancune le tenait, le possédait tout entier, un désir de vengeance, puisqu'on l'avait méconnu, bafoué, livré à la langue des gens... Le dos raidi d'une ténacité nouvelle, l'homme rentrait dans sa maison.

* * *

Du fond de son étroit magasin, la femme du facteur Tavonne surveillait l'emménagement qui se faisait en face d'elle. Plus fine que son mari, elle redoutait ses futurs voisins. Tout en servant aux pratiques une livre de sel ou un morceau de savon, elle réfléchissait à bien des choses, sachant l'orgueil de Barroz, sa méchanceté sournoise. Et quand une sonnette retentissait, elle courait au guichet aménagé dans l'épaisseur d'une cloison et pesait un paquet ou timbraït une lettre.

Donc, en face, par la porte largement ouverte, pénétraient des tables, des bahuts en noyer ciré, de lourdes armoires. Barroz lui-même paraissait, plastronnait, distribuait des ordres, offrait à boire... Comment, onze heures déjà !... Alors, vivement, la femme Tavonne allumait le feu, pelait les pommes de terre du dîner, coupait le lard en morceaux menus. Les enfants rentraient de l'école : Emma, Jules, Rose, Louise Charlotte et Auguste, le petit neveu, tous si affamés qu'ils boucaillaient la Loulotte qui essayait ses premiers pas... Un cri strident, des pleurs... La mère, alors, prenait la petite dans ses bras, la caressait, la berçait, l'embrassait, jusqu'à ce que rient ses grands yeux clairs encore humides de larmes.

Bientôt, les Barroz furent installés. Pendant

quelques jours, ils se tinrent cois. Souvent, pourtant, l'homme partait avec cheval et voiture pour la gare lointaine d'où il revenait avec des caisses, des ballots mystérieusement enveloppés de gros papier bleu. Autour des deux fontaines, on clabaudait. Des femmes s'enhardirent à poser des questions :

— Eh bien, madame Barroz, vous en achetez des choses pour votre maison !... des tapis ?... Des rideaux ?...

— C'est des langues de femmes !... ripostait gaillardement Barroz sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

On m'insistait pas.
Enfin, certain jour, les enfants s'attroupèrent. Un peintre italien, de son pinceau agile, traçait sur l'enseigne clouée depuis une heure à peine au-dessus de la porte :

Louis Ba...

Ce fut assez pour un matin, car il faut enjoler les lettres, les entourer d'un filet rouge, grisailier le fond. Et l'après-midi, l'Italien ajouta :

...roz.

Puis, plus bas, en très gros caractères, plus beaux encore que les autres :

Ep...

Le travail en était là, à la tombée de la nuit, mais le village, déjà, avait compris.

Et le magasin s'ouvrit. Au soir de ce jour mémorable, la municipalité de Biores était convoquée en séance ordinaire. Barroz y parut, rayonnant, le verbe haut, les joues colorées, la main tendue, semblant dire : — Oui !... C'est bien moi... Vous vous servirez au magasin, hein ?...

Il clignait de l'œil. Passifs, enfermés en eux-mêmes, les municipaux subirent l'autorité des paroles, des gestes, des sous-entendus de ce meneur à puissante encolure. Et rentrés chez eux, ils dirent à leur femme :

— Il faudra partager... Barroz, c'est Barroz. Tu pourras toujours aller chez Tavonne, le soir, de temps en temps, pour le sucre... Après tout, Tavonne est facteur !... Un métier, ça va bien, deux c'est trop !... Sans compter qu'on peut toujours avoir besoin de Barroz un jour ou l'autre...

— Bah ! Ils n'auront pas tant de ce monde !... disait Tavonne à sa femme, pour la consoler.

L'épicierie hochait la tête :

— Mon pauvre Paul !... Barroz tient la moitié du village par les cautionnements... Il n'y a que la crainte pour obliger les gens...

(A suivre.)

Benj. Vallotton.

Que sait-on, en somme, de l'Islande ? — Pas grand-chose, sinon que c'est une île brumeuse perdue dans l'océan glacial arctique... Or, un voyageur vaudois a visité l'Islande et en a rapporté impressions et photographies qu'il publie dans L'Illustré du 12 octobre. Cette relation est intéressante parce que vécut. Le même numéro consacre un saisissant reportage à « Bovernier, après le désastre ». Voir en outre de magnifiques vues de châteaux fribourgeois, deux pages originales sur les vêtements et les comptes de chèques postaux, une curieuse photographie d'un équilibriste faisant de l'aérobatie sur la tour de la cathédrale de Lausanne, etc.

„DIABLERETS“ pur ou à l'eau
„DIABLERETS“ cassis
„DIABLERETS“ citron
„DIABLERETS“ grenadine

Les jolis trousseaux s'achètent toujours
chez L. BROUSOZ
AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES

Pour la rédaction : J. Bron, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.